

Quand vous vivrez je serai mort

Simon Brousseau

Number 157, Spring 2018

Tous les serpents connaissent le goût des fruits

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/88044ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brousseau, S. (2018). Quand vous vivrez je serai mort. *Moebius*, (157), 109–120.

QUAND VOUS VIVREZ
JE SERAI MORT

Simon Brousseau

*Reality is that which, when you stop
believing in it, doesn't go away.*

PHILIP K. DICK

*How to Build a Universe That
Doesn't Fall Apart Two Days Later*

L'automne dernier, j'ai fait voir à mes étudiants de cégep la pièce de théâtre *Des arbres*, de Duncan Macmillan, où un couple se demande s'il est raisonnable d'avoir un enfant alors que notre monde est menacé par une catastrophe écologique sans précédent. J'avais hâte de connaître leur avis, et j'ai été surpris de constater qu'ils étaient, à l'unanimité, en désaccord avec le pessimisme de la pièce. Selon eux, tout finira par s'arranger, la science n'est jamais à court de ressources et ce n'est qu'une question de temps avant qu'on trouve la solution à nos problèmes. En les entendant répéter qu'il est exagéré de renoncer au *bonheur d'avoir un enfant* – ce sont leurs mots – sous prétexte que le monde sera peut-être bientôt inhospitalier, j'ai repensé au jeune homme anxieux que j'étais lorsque j'étudiais en lettres au

cégep Limoilou, en 2002. J'étais déjà irrémédiablement pessimiste et je m'en faisais même une fierté, ne cachant pas mon mépris pour les gens plus aptes que moi au bonheur. À mes yeux, ils étaient superficiels, égoïstes, d'une légèreté criminelle. Je ne suis plus aussi certain que ce soit une mauvaise chose d'être capable d'espoir, alors j'ai résisté à la tentation de critiquer trop fermement la position de mes étudiants, même si elle tient à mon avis de la pensée magique. En même temps, j'espère me tromper. Je suis toujours pessimiste, mais je reconnais qu'il serait préférable que l'avenir me donne tort. En fait, je crois que le pessimisme trahit presque toujours un désir de voir le monde échapper à la catastrophe. Le pessimisme, c'est l'espoir qui se sait mis en péril par des forces plus grandes que lui. À l'hiver 2017, alors que j'étais sans emploi, j'ai jeté les bases d'un récit d'anticipation dans lequel je tente d'imaginer un futur proche où la crise perdure depuis assez longtemps pour qu'elle ait été intégrée au quotidien des personnages comme une situation normale. J'ai du mal à expliquer pourquoi la littérature d'anticipation m'intéresse à ce point, depuis quelques années, mais je sais à tout le moins que je n'écris pas ce texte pour éveiller les consciences. Je ne pense pas qu'une dystopie de plus puisse beaucoup pour freiner le cours de l'histoire. Non, si je sonde mes motivations, je dois admettre que c'est le désespoir qui me pousse à décrire le monde brisé qui m'apparaît quand je pense au futur. On m'a dit plusieurs fois que je me complais dans la négativité, que le monde n'est pas aussi noir que mes inclinations me poussent à le croire. Mon désenchantement me coupe des autres d'une manière qui m'est souvent douloureuse, même si je sais que je ne suis pas seul dans cette situation. Nous sommes nombreux, mais je ne crois pas que notre état de dérélic-

tion commun puisse véritablement nous lier. Il faudrait autre chose.

J'en suis à souhaiter que ma vision soit celle d'un esprit malade, paranoïaque, fondamentalement incapable de croire en l'humanité. « Dans ton combat contre le monde, seconde le monde », a écrit Kafka. Je crois saisir la portée de ce conseil ambigu quand je réfléchis à ma vision du futur. Il est possible de croire fermement en quelque chose tout en espérant être dans l'erreur. Parce que j'ai peu d'espoir, et plus encore parce que je me sens coupable de ne pas en avoir davantage, je ressens l'urgence d'écrire à propos de l'avenir, ce qui est une façon pour moi de poursuivre le débat que j'entretiens mentalement avec la pensée positive depuis des années. Il m'est difficile d'expliquer à quel point je me sens coincé, à quel point j'aimerais trouver une issue pour sortir du cul-de-sac de ma pensée. Parfois, je suis donc tenté de croire, parce que ça m'arrange, qu'il existe un versant positif à mon pessimisme : en allant jusqu'au bout de mes appréhensions, j'exprime mon souci, mon envie de voir le monde me donner tort. Qu'il triomphe de ma négativité, qu'il la rende sans objet, voilà au fond ce que je souhaite. En attendant, il me faut continuer à envisager le pire, être le rabat-joie de ceux qui n'ont pas envie d'être inquiets.

*
* *
*

C'est une nouvelle de Philip K. Dick qui m'a fait prendre conscience de ce qui m'intéresse dans la littérature d'anticipation. « Foster, You're Dead », un texte de 1955, met en scène une Amérique plongée dans la guerre froide, en 1971. Dans ce futur imaginaire, tous les citoyens ou

presque possèdent un abri nucléaire. De nouveaux modèles paraissent régulièrement sur le marché pour répondre aux avancées des Russes, qui inventent des bombes toujours plus puissantes. Le père de Mike Foster résiste à cette surenchère, puisqu'il y voit un complot du complexe militaro-industriel. Il refuse d'acheter un abri, car *ils* – ce fameux *ils* insaisissable du pouvoir – cherchent à s'enrichir en nourrissant la peur des gens. C'est un scénario à glacer le sang : « Si tu n'achètes pas, *ils* vont te tuer. » Alors que tous ses camarades de classe possèdent des bunkers où se réfugier, Mike vit dans la crainte de mourir avec les membres de sa famille si une attaque survient. Après l'école, il a l'habitude d'aller au magasin pour supplier le vendeur de le laisser se glisser juste un instant à l'intérieur d'un abri. Quand ce dernier essaie de le reconforter en disant que la guerre n'aura peut-être pas lieu, Mike lui répond : « Personne n'est en sécurité à la surface. Il faut être sous terre, et je n'ai nulle part où aller. »

Chez Philip K. Dick, l'anticipation est inséparable d'un souci de comprendre l'humain. S'il a choisi de parler du futur, ce n'était pas par fétichisme technologique ou parce qu'il était obsédé par les petits hommes verts venus de l'espace. Le futur lui permettait de déployer les grandes ailes de son esprit inquiet. Le lire nous rappelle que le futur est le temps de l'inquiétude : comment vivrons-nous quand l'humain sera indiscernable des androïdes qu'il a créés ? Et quand la colonisation de Mars sera menée par de puissantes multinationales ? Et quand notre compréhension du cerveau permettra de contrôler nos humeurs comme on règle la température d'une pièce ? Le futur est son temps de prédilection, parce que c'est le temps indécidable, un territoire idéal pour l'élaboration de fictions paranoïaques. Mike ne sait pas si les bombes viendront. Il ne sait pas si sa

peur est justifiée ou si elle est nourrie par la propagande. Dick sentait que la texture du futur était appelée à changer. Le futur radieux fantasmé par l'Amérique de l'après-guerre ne se réaliserait pas. Ce que l'on considérait encore comme une utopie était en fait une dystopie masquée; soumis au passage du temps, nos désirs se transforment le plus souvent en catastrophe. Son travail était de guetter le passage de l'un à l'autre.

* *
* *

Il y a quelques années, j'ai lu *Je suis vivant et vous êtes morts*, la biographie de Philip K. Dick signée par Emmanuel Carrère, après la recommandation d'Amélie Paquet, une des plus grandes lectrices que je connaisse. Ma curiosité avait déjà été piquée par un passage dans *Le Royaume* où Carrère décrit Philip K. Dick comme l'héritier de Dostoïevski, dans la mesure où son œuvre s'inscrit elle aussi dans une recherche de transcendance. J'aime les romans de Dosto, et c'est peut-être lui le premier qui m'a montré, avec *Crime et châtiment*, comment la forme du roman populaire est propice à l'exploration des questions existentielles auxquelles j'ai envie de me frotter quand j'ouvre un livre. D'ailleurs, *Le rêve d'un homme ridicule* montre bien qu'il n'était pas insensible aux potentialités de la science-fiction. Tout ça pour dire qu'avant de me plonger dans la biographie de Dick, je n'avais lu aucun de ses livres. J'avais pourtant été charmé par l'adaptation de *A Scanner Darkly*, réalisée par Richard Linklater, mais cela n'avait pas été suffisant pour vaincre mon snobisme. J'avais une certaine méfiance envers Dick, que je considérais comme un hippie délirant, un auteur à la mode pour des raisons pas toujours littéraires, un peu comme Charles

Bukowski. Aujourd'hui, j'ai honte d'avoir ignoré ce grand écrivain à cause du genre qu'il pratiquait, et je crois que c'est en partie ce qui m'incite à marcher dans ses pas. Grâce à Carrère, un écrivain qui, lui, me semblait respectable, j'ai appris à lire Dick comme un penseur habité par des questions ontologiques : qu'est-ce que l'humain ? Qu'est-ce qui différencie l'humain de la machine ? Qu'est-ce que la réalité, et comment peut-on s'en saisir ?

Les fictions de Dick s'inscrivent dans une histoire du doute souvent méprisée, considérée comme du pelletage de nuages. Là où les choses deviennent pourtant intéressantes, c'est qu'il a eu l'intuition qu'on entrait dans une ère de simulacres et de découvertes scientifiques qui ébranleraient la réalité. Ce qui relevait auparavant de la rêverie est devenu très concret. La création de mondes virtuels, l'utopie cybernétique, la conquête de l'espace, mais aussi une compréhension nouvelle de la biochimie du cerveau ont incité Dick à croire que la vie était bel et bien un songe, ce qui a donné à ses réflexions un tour tragique ; comment fait-on pour vivre avec le soupçon que la vie nous est inaccessible ? Et comment sait-on si on vit *pour vrai*, au moment où ça arrive ?

*
* * *

De 2010 à 2014, j'ai écrit une thèse sur l'œuvre de David Foster Wallace, et j'ai mis le point final à ma réflexion sans aborder une seule fois la question de l'anticipation. Ça m'est aujourd'hui incompréhensible, puisque son *opus magnum*, *Infinite Jest*, met en scène un futur proche de l'auteur, qui correspond aujourd'hui à notre passé, le cœur de ce roman publié en 1996 se déroulant entre 2008 et 2009. J'ai lu *Infinite Jest* sans même penser à l'anticipation, aveuglé par

l'angle de recherche que je m'étais donné. Je m'intéressais à la possibilité qu'offre la littérature de se mettre à la place des autres, et je n'ai pas su voir que ces *autres* qui occupaient Wallace étaient plongés dans un futur alarmant. L'éthique du souci que j'ai perçue dans ses textes était tournée vers les individus, mais elle regardait aussi avec appréhension vers le futur. Dans ce futur, le président des États-Unis est Johnny Gentle, un ancien *crooner* germophobe qui gère son pays comme une business et qui a fait d'une grande partie du Maine un vaste dépotoir où il envoie les déchets de la nation à coups de catapultes géantes. Aujourd'hui, Johnny Gentle évoque inmanquablement Donald Trump, dont l'élection le 8 novembre 2016 a d'ailleurs révélé à quel point nos capacités d'anticipation – notre aptitude à l'inquiétude – sont limitées. En percevant enfin cet angle mort de ma réflexion, je réalise que l'anticipation n'est pas tant un genre qu'une modalité d'appréhension du monde. Il y a mille raisons de craindre le futur, et chaque époque avance chargée de rêves et de scénarios catastrophes. Je me trompe peut-être, mais j'ai l'impression en lisant mes contemporain·e·s que nous vivons un moment de grande proximité avec les menaces du futur. Le texte de Wallace n'est pas une dystopie ancrée dans un avenir distant, comme l'était par exemple le *Brave New World* de Huxley, écrit en 1932 et situé en 2540. Quelques années à peine séparent l'auteur du monde dans lequel il se projette. C'est aussi ce qui se passe dans la trilogie de Margaret Atwood, *MaddAddam* (2003/2013). Le futur n'est peut-être pas toujours à la même distance du présent. Je ne raconte pas ça pour faire mon petit théoricien du temps. Simplement, je crois de manière très pragmatique que le futur peut être alarmant au point de meubler complètement le présent. C'est la *présence du futur* dont parle saint Augustin, qu'il

décrit comme le temps de l'attente. Quand le futur se présente à mon esprit, il obstrue complètement le présent ; je deviens un être tendu vers ce qui n'est pas encore. Et quand j'envisage la possibilité qu'il n'y ait bientôt plus de futur, un constat s'impose : je vis dans une bulle solipsiste, coincé dans un présent sans destination.

* * *

Les scénarios catastrophes ne sont plus seulement le fruit de l'imagination malade de quelques écrivains. Les scientifiques les plus sérieux s'évertuent maintenant à imaginer de quoi le futur aura l'air. Il existe des modèles pour prédire les effets des changements climatiques, certains plus démoralisants que d'autres. On sait en tout cas que d'ici 2100, c'est entre deux cent millions et un milliard de réfugiés climatiques qui devront migrer vers des régions moins arides. Cette donnée brute, impossible à embrasser avec le pouvoir d'imagination limité d'un seul cerveau, a de quoi mettre la machine à fiction en marche. Qu'est-ce que ça va donner, quand on sait que quelques milliers de demandeurs d'asile suffisent à désinhiber le vieux fond d'extrême droite qui dormait un peu partout en Amérique et en Europe ? Dans les années 1950, les écrivains se sont emparés du pouvoir de fascination de la bombe atomique et ont donné corps aux inquiétudes de leur époque. Avec les changements climatiques, la situation n'est pas tout à fait la même ; la menace qui plane sur la planète n'est plus uniquement la folie sanguinaire de quelques dirigeants prêts à appuyer sur le bouton rouge, bien qu'elle l'accompagne. Au contraire, en ce qui concerne le climat, le bouton est déjà enfoncé et les conséquences s'en viennent. Avec lenteur, certes, mais une lenteur qui nous laisse tout

le temps d'angoisser et de nous perdre en conjectures. Je remarque aussi que les scientifiques qui osent les prédictions les plus pessimistes se font souvent ignorer. On préfère les scénarios les moins dramatiques. Presque tout le monde s'entend aujourd'hui pour dire que la cible qui a été fixée lors de l'accord de Paris, deux degrés Celsius de réchauffement par rapport à l'ère préindustrielle, est déjà hors de portée. Il s'agit d'une fiction rassurante, ou d'un vœu pieux. Ça me fait penser à Nietzsche, qui disait qu'on préfère les idées capables de maintenir notre équilibre – notre santé précaire – à la vérité. Un des buts que je poursuis en écrivant mon texte d'anticipation est d'ébranler les représentations officielles du futur, trop rassurantes, trop pacifiées pour être dignes de confiance. Ce qui me ramène à ma peur (qui est aussi un désir) d'avoir raison : ma version du futur a des chances d'être juste, me dis-je en écrivant, parce qu'elle n'a rien pour assurer la stabilité d'un esprit anxieux.

* * *

Quand j'ai dit à mon éditrice que je voulais écrire un roman d'anticipation mettant en scène des gens ordinaires, elle s'est levée pour aller chercher un livre : *The Chrysalids*, de John Wyndham (1955). Son intuition était juste : c'est le livre qu'il me fallait pour avancer dans ma réflexion. Dans ce roman, les survivants d'une catastrophe atomique ont développé un culte de la pureté et bannissent ou condamnent à mort tous ceux et celles qui ont subi des mutations apparentes. Dans ma scène préférée, un jeune garçon s'éloigne de chez lui et aperçoit une petite fille qui joue dans l'eau. Lorsqu'il s'approche, elle s'effarouche, mais il a le temps de voir qu'elle a six orteils à un pied. Il se

lie tout de suite d'amitié avec elle, ignorant l'interdit. On lui a appris à considérer les mutants comme des monstres, mais celle qu'il rencontre est une enfant comme lui, et il sait reconnaître son humanité malgré l'orteil en trop. Wyndham nous rappelle que tous les humains ne sont pas toujours considérés comme tels et que ce qu'on entend par humain change tout le temps. Ces enfants me ramènent aux inquiétudes de Mike Foster et me font réaliser que la littérature d'anticipation se préoccupe souvent des héritiers, de ceux qui devront vivre après nous. Ces textes nous invitent à situer nos gestes dans une éthique du futur. L'humanité emploie des ressources technologiques si puissantes qu'elle a le pouvoir d'empêcher le futur d'advenir. Mike Foster inviterait sans doute ces deux enfants dans son bunker, s'il en avait un. Je les imagine adossés contre une étagère pleine de boîtes de conserve, en train de lire un livre qui leur révélerait, entre les lignes, l'impuissance de ceux qui, dans le passé, se souciaient de leur sort. Un livre qui ressemblerait à celui que j'essaie d'écrire.

*
* *
*

Je suis un grand fan de la trilogie *MaddAddam* de Margaret Atwood. J'aime sa lucidité, sa capacité à imaginer le pire. *MaddAddam* raconte comment Glenn, un jeune homme surdoué, devient un savant fou qui décide de régler une fois pour toutes les problèmes de l'humanité en créant en laboratoire une variante d'*Homo sapiens* purgée de tous les défauts qui font de l'humain un animal si stupide et destructeur. En plus de créer cet humain 2.0, Glenn développe un médicament miracle, le *BlyssPlus*, supposé rendre tous ceux qui le consomment parfaitement heureux et en santé. Il s'agit en fait d'un virus des-

tiné à faire disparaître la race humaine. Au début de la trilogie, la pandémie a déjà eu lieu et la grande majorité des humains sont morts. Jimmy, l'ami d'enfance de Glenn, est seul dans un paysage apocalyptique. Un peu plus loin, quelques Crakers, les représentants de l'humanité rêvée par notre savant fou, broutent paisiblement de l'herbe. Tout a été pensé dans les moindres détails; leur ADN a été programmé pour qu'ils demeurent pacifiques et leurs organes génitaux deviennent bleus lorsqu'ils ont envie de se reproduire, évitant ainsi la violence et les malentendus typiques des rapports humains. J'aime ce roman d'Atwood parce qu'il me raconte un futur possible. Je suis capable de m'y projeter. Tout en moi devrait refuser d'y croire, mais je n'ai pas le choix d'admettre que son expérience de pensée est rigoureusement concevable.

* * *

J'écris ces lignes fin septembre 2017. C'est la saison des ouragans: Harvey a causé des inondations catastrophiques à Houston, Irma a tout détruit sur son chemin dans les Caraïbes, Maria vient de passer de tempête de catégorie 1 à 5 en une seule journée et fonce tout droit vers les États-Unis. Pendant ce temps, à Montréal, les températures sont dix degrés au-dessus des normales saisonnières depuis près de deux semaines. Je n'ai jamais vu de mois de septembre si chaud, ni mes parents, ni même mes deux grands-mères, qui me rappellent souvent comme les temps changent. Les Belles-Dames, des papillons qui évoquent les monarques avec leurs ailes orangées, sont en arrêt forcé à Montréal parce que les vents ne sont pas favorables à leur migration vers le Mexique. Elles flânent au parc Jarry, tourbillonnent autour de moi tandis que je fais

mon jogging. Normalement, elles passent dans le ciel à une centaine de mètres d'altitude, alors on ne les voit pas. Elles sont aussi jolies que leur nom le laisse croire, mais elles ne devraient pas être là. Leur présence est un mauvais présage qui assombrit mon rituel de course, ce moment où je parviens à laisser mes inquiétudes derrière moi. Je rumine tout en courant, je pense au futur et je m'étonne de ma capacité à imaginer des fins heureuses à ma vie, alors que tout le reste me semble par ailleurs condamné au pire. Il est difficile d'admettre un futur sans issue, une vitre contre laquelle se rompre la nuque. Lors d'une de ces courses, j'ai une pensée soudaine pour Nabokov, qui était passionné par les papillons et qui en dessinait parfois même des espèces imaginaires, comme le *Vanessa incongnita* dédié à Vera, sa femme. Je me suis rappelé une phrase qui se trouve dans son roman *Pnin* (1957), où le narrateur affirme qu'il déteste les dénouements heureux parce qu'ils sont mensonger : « Harm is the norm. Doom should not jam. » Je me suis dit que Nabokov aurait peut-être été inspiré par le surgissement des Belles-Dames au parc Jarry et plus tard, en rentrant chez moi, j'ai consigné mes impressions pour ne pas oublier l'anomalie dont j'ai été témoin, en me disant que ça pourrait me servir pour mon récit, que c'était l'image parfaite d'un monde à l'agonie qui offre ses derniers soubresauts de beauté. Quelques jours plus tard, un tremblement de terre a eu lieu à Mexico et plus de trois cents personnes sont mortes, ce qui n'avait rien à voir avec les Belles-Dames, mais qui a tout de même ajouté au tragique de ces jours accablants, ce mois de septembre fait de catastrophes et qui aura peut-être été quelque chose comme un avant-goût des mois de septembre à venir.